

QUE DEVIENT L'AMÉRIQUE ?

La perspective du bas-empire

Par Xavier Raufer

Comme toujours dans son histoire, l'empire américain est devenu à lui-même son pire ennemi. Les circonstances contestées de l'élection présidentielle, des accusations de fraude massive à l'arrêt spectaculaire des manifestations de l'ultra-gauche après l'élection de Joe Biden, et à l'invasion du Capitole par des manifestants résolus à contester jusqu'au bout l'élection de Joe Biden à la présidence laissent un pays divisé ; comme le fait remarquer l'avocat Renaud Beauchard, il est possible de traverser les États-Unis de San Diego à Norfolk sans passer par un seul comté acquis aux démocrates, et cette Amérique, ultra-majoritaire en surface territoriale, n'accepte pas la victoire démocrate ! Le bilan économique et social de la pandémie de COVID-19 et des dispositions prises pour le combattre – ou ne pas le combattre ! – est écrasant ; 10 millions d'emplois perdus, plus de 100 000 entreprises de toute taille en faillite, jusqu'à 40 Millions de familles menacées d'être expulsées de leurs logements (source ; American Institute for Economic Research, déc. 2020), des files d'attente sur des kilomètres pour les repas gratuits, une explosion des « homeless »... Mais l'essentiel est sans doute ailleurs, comme l'exprime la montée en flèche des problèmes de santé mentale aux États-Unis. C'est tout l'intérêt du dossier présenté par Xavier Raufer, et de sa recherche ; fournir des images validées, incontestables, de la folie qui s'est emparée d'une partie des États-Unis. Dans les universités comme chez les sorciers, sur les réseaux comme dans les groupuscules « antifa », « BLM » ou « antipolice », les États-Unis présentent tous les symptômes d'une décomposition avancée. Et cette maladie est contagieuse, encore plus que le COVID-19 ; elle a déjà commencé à toucher la France et l'Europe. De sorte que les observateurs plus critiques de l'impérialisme et de l'hyperpuissance américaine commentent à se poser la question ; la dérive actuelle des États-Unis ne va-t-elle pas, pour finir, se révéler plus dangereuse pour la France, pour l'Union européenne, et pour le monde, que ne l'était l'hyperpuissance américaine du siècle passé ?

« Le commencement est encore. Il ne se trouve pas derrière nous, comme ce qui fut voilà bien longtemps. Tout au contraire, il se tient devant nous. Comme ce qu'il y a de plus grand, le commencement est passé d'avance au-dessus de tout ce qui allait venir ; aussi déjà par-dessus nous-mêmes, pour aller loin au-devant. Le commencement a été surgir dans notre avenir : il s'y tient, comme la lointaine injonction à nous adressée d'en rejoindre à nouveau la grandeur. »

Martin Heidegger, *Écrits politiques*, 1933-1966, Gallimard, 1995.

1 Prophétique *Satyricon*



Les États-Unis, c'est le cinéma. Plutôt, le cinéma est devenu ce que les États-Unis ont rêvé, voulu, décidé d'en faire. Or dans ce pragmatique cinéma américain, les films prophétiques sont rares. Bien sûr, un criminologue signalera le visionnaire *Touch of evil* (La soif du mal) d'Orson Welles qui, tourné en 1957, contient tout ce qui advint trente ans après, voire plus : l'explosive frontière mexicaine... attentats à la bombe... stupéfiants... guerres ambiguës entre flics-ripoux et bandes de trafiquants. L'œuvre prophétique est ainsi celle qui devient compréhensible, limpide, seulement plusieurs décennies plus tard.

Mais les États-Unis ne sont pas seulement acteurs du cinéma : il en sont aussi le sujet, le miroir. Là, à voir l'Amérique de 2020, force est de revenir à ce que Federico Fellini dit de son *Satyricon* lorsqu'il paraît en 1970 : pour lui, ce n'est pas du tout un peplum historique, mais un film de science-fiction projeté vers le passé. Car lorsque Fellini tourne ce film, en 1969, l'Europe vit à fond les retombées de la libération sexuelle des États-Unis ; son délire d'expériences psychédélics.

Poème monstrueux sur d'obscurcs pulsions de l'âme ; film-médium où, parmi les cadavres, dans une lumière de fin du monde, des monstres vivent une débauche au goût de mort. Film préchrétien pour ère postchrétienne, le *Satyricon*, repère une secrète entente entre l'antique Rome et le monde de demain. Un monde – plutôt, une Amérique – alors dans l'insatiable quête de plaisirs, où la sexualité est seule motivante. Amérique-monde où les valeurs traditionnelles s'estompent ; où tout le monde parle des langues différentes ; où nul n'écoute vraiment ce que disent les autres – déjà.

Aux États-Unis, la première du *Satyricon* se tient début 1970 à New York, à 1h. du matin, après un concert de rock. Dans la salle, des hippies se droguent et s'accouplent au vu de tous. Là, Fellini comprend sa propre œuvre – et le dit lui-même :

« *Satyricon* semblait avoir trouvé son site naturel, de façon imprévisible et mystérieuse » ; une « entente secrète, des liens subtils » entre le lointain passé et ce qu'il adviendra bientôt de l'Amérique.

Or un mois plus tôt, le rêve a déjà viré au cauchemar, lors du concert des Rolling Stones à Altamont (Cal., 6 décembre 1969). Cela, Fellini l'ignore bien sûr – son film est fini quand éclate ce drame qui anticipe, là encore, l'avenir des États-Unis : violence homicides, anarchie plus bons sentiments, stupéfiants, crises sauvages sans motif clair.

Ainsi, le *Satyricon* pré-voit l'avenir de l'Amérique comme bas-empire loin, très loin, du Summer of love ; dans l'hallucination, Fellini rêve une société vouée au hasard, sans direction ni valeurs communes, sans foi réelle – presque sans conscience – toujours violente, derrière l'hypocrisie capitaliste des uns et le rousseauisme-défonce des autres.

De Meredith Hunter à George Floyd...

Accélééré-avant à l'automne 2020. Entre-temps, est apparu le « cybermonde ». Comme toujours dans l'histoire humaine, quand un continent – mieux, un monde – nouveau apparaît, l'homme (européen, puis occidental) l'investit puis y porte ses querelles, son histoire : « Chaque fois qu'une nouvelle percée des forces historiques, qu'une explosion d'énergies nouvelles introduit de nouveaux pays ou de nouvelles mers dans le champ de la conscience humaine, les espaces de l'existence historique se déplacent aussi » écrivait Carl Schmitt.

Quelles querelles, et quelle histoire. Avant de les dépeindre pour les comprendre, ceci : la criminologie ne vit pas sous cloche. Au delà de l'objet même de son étude, cette discipline doit labourer sans cesse le « champ préalable d'inspection » qui l'environne.

L'étude qui suit arpente les limites, les bornes, du champ préalable d'inspection où évoluent déjà peu ou prou, demain pire peut-être, les États-Unis ; jusqu'à ce qu'ils surmontent la présente crise – ou se disloquent.

D'ores et déjà, un bas-empire numérique

Authentique bateau ivre à l'instant, le monde académique des États-Unis, versant sciences humaines, produit cependant du bon, à côté du mauvais. Côté bon, l'éditeur University of California Press publie *Nova Religio*, intéressante revue consacrée aux « religions émergentes et/ou alternatives ». Or son numéro de mai 2020

contient une étude intitulée « The magical theory of politics, memes, magic and the enchantment of social forces in the American magic war » qu'on lit, abasourdi. Puis on en vient à espérer un canular. Il n'en est rien ! Son méticuleux auteur a pesé tous ses mots, référencé chaque citation : l'étude paraît impeccable. En voici les principaux points. Qu'imaginer de pire pour les États-Unis qu'un avenir à la *Satyricon* ? Ce qui suit, justement.

Depuis l'élection de Donald Trump comme président des États-Unis (fin 2016), une guerre implacable oppose des sorcières, magiciens et ésotéristes, par grandes rafales des hashtags d'un univers occulte ayant presque entier migré au cybermonde. Car désormais, la magie est une arme politique majeure. Des religions ésotériques y suscitent l'effervescence collective ; des figures charismatiques (enchanteurs, sorcières...) galvanisent les réseaux sociaux : rien là-dedans qui relève d'un mytique *Rosemary's Baby* 2.0, mais une réalité du quotidien.

La magie, arme politique de l'Amérique chaotique, via ses réseaux sociaux : enchantements, maléfices, rituels... Païens suprématistes blancs... Sorcières Antifa... tels sont les combattants des grandes guerres occultes de l'Amérique de 2020.

À chaque nouvelle lune, la Magic resistance veut ensorceler et paralyser Trump et son entourage ; à l'autre extrême, l'*Alt-Right* a son *Cult of Kek*, ses plateformes métapolitiques et forums *4Chan*, *8Chan* « The Atlantic Centurion », « The Right Stuff », « Counter-Current Publishing ». Là pul-lulent (nébuleuses, entités mouvantes, rien de fixe ni de stable) les guerriers de la *Magic Reaction*, ou Magie du Chaos, elle, pro-Trump.

Un mois après l'élection de celui-ci, un enchantement est publié sur une plateforme occultiste. Ce rituel de bannissement (Photo de Trump à brûler... Une carte du Tarot... bougie orange... des ingrédients symboliques des quatre éléments...) doit être répété à chaque lune nouvelle, en invo-

quant l'esprit/la divinité de son choix. Ce *Bind Trump Movement* est suivi sur les réseaux sociaux par des milliers de fidèles, des stars et « célébrités » s'y joignent.

La riposte vient vite: L'Ordre Hermétique de l'Aube Dorée combat les anti-Trump, son Blog *Golden Dawn* (± 175 000 fidèles) accuse *Bind Trump* et son « armée de sorcières et terroristes-satanistes » aux ordres de Hillary Clinton, « de vouloir établir (au profit d'imprécises « élites ») un empire mondialisé.

Aux côtés de l'Aube Dorée, le (déjà évoqué) *Cult of Kek*, divinité égyptienne antique du chaos primordial et de l'obscurité. Métropolitique plus occultisme, messianisme et numérogie, référence à René Guénon et Julius Evola... Une pin-cée d'interprétation jungienne des rêves, sont ici

l'idéologie dominante. Symbolisme, invocation d'esprits infernaux, émotions contagieuses, sorts jetés sur les « malfaisants »: c'est bien sûr la Rome du bas-empire, culte de Mithra et premiers balbutiements du christianisme. Or dans l'Amérique de 2020, cette sorcellerie numérique agit au moins autant d'individus que ceux qui défilent en armes, cassent, incendient, barbouillent les murs et exigent chaque jour, en tré-pignant, des mesures toujours plus puériles. Voilà pourquoi parler de « bas-empire » n'a ici rien d'excessif.

Mais, sous un monde des esprits en ébullition, le monde physique, celui des faits concrets, reste bien présent. Nous lui consacrons la suite de cette étude criminologique.

2 Arbre sans racines, navire sans quille



« Les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois, la première comme tragédie, la seconde, comme farce » observe Karl Marx dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852). Dans l'Europe du XIX^e siècle, la révolution mettait en branle ces « damnés de la terre et forçats de la faim » que chante *l'Internationale*.

Dans l'Amérique de 2020, le côté farce l'a emporté. Antifa oniriques, anarchistes d'opérette, gosses de riches dont chaque année d'université coûte 100 000 \$ (tout compris) à leur parents, cassent tout ce qui leur déplaît. Car bien sûr, le « fascisme » qui les enrage ne doit rien à Mussolini – c'est bien plutôt l'autorité parentale qu'ils vomissent. Oublié aussi, Marx et son « socialisme scientifique ». Dans des universités américaines – isolats pour enfants gâtés, l'idéologie obligée titube entre les niaiseries du « politiquement correct », un persistant substrat de puritanisme et l'absolue prosternation devant la monade humaine, libre de tous ses caprices, lubies et délires, même les plus extrêmes.

Ce qui suit est une exploration de cette Amérique, toujours plus proche du proverbial asile d'aliénés dirigé par des propres patients.

Politiquement correct, retour de la pensée magique

Ça devait s'achever ainsi: des parents issus de la génération-Freud – enfin, du freudisme-*feelgood* sauce-américaine – et « Sa Majesté Le Bébé », devenu enfant-Narcisse pur et parfait, surévalué, protégé de toute peine ou choc: maladie, mort; le plus tard possible, sexualité.

Vers 2010, des « adolescents », victimes en masse du syndrome de Peter Pan, l'enfant qui refusait de grandir, arrivent à l'université. Tout de suite, ils entreprennent d'y contrôler l'incontrôlable: la mèche allumée atteint le baril de poudre.

Parents ensuite terrifiés par les chantages au suicide de junior et sa désormais redoutable capacité légale à assigner quiconque en justice, selon une infinité de « phobies »: au minimum une génération immature, dans la régression infantile. Vers 2010, ces « adolescents », victimes en masse du syndrome de Peter Pan, l'enfant qui refusait de grandir, arrivent à l'université. Tout de suite, ils entreprennent d'y contrôler l'incontrôlable: la mèche allumée atteint le baril de poudre.

Tous ces bébés hypersensible-immatures sont les snowflakes (Flocons de Neige): ils exigent d'être protégés de tout ce qui leur déplaît, les trouble, les choque, les dérange. Collectivement hystériques, ils ont tous les droits, eux seuls ont raison. La moindre contrariété les voit éclater en sanglots; un mot de travers et ils défaillent. Qui les contrarie est chassé, les textes « choquants » sont abolis – le passé contrariant n'a jamais existé! D'où: fresques repeintes, statues abattues, etc.

Une féministe suggère à un public de *snowflakes* (rappel: jeunes adultes) que le viol, certes tragique, n'est pas la pire épreuve pour une femme: à l'instant, la salle éclate en sanglots, façon maternelle quand meurt la maman de Bambi, et se rue vers les « cry closets », puériles cabines lacrymales désormais présentes dans maintes universités, où le *snowflake* se console de son gros chagrin, en étreignant un nounours devant des photos de chatons-mignons.

D'évidence, rectorats et directions académiques capitulent sur l'heure au moindre caprice des *Snowflakes*: leurs papas paient et n'ont nulle envie que, par effet boomerang, la rage de junior se retourne contre eux.

Tels sont en 2020 les « révolutionnaires » du haut du panier américain. Ceux issus du « lumpenproletariat » local ne sont pas forcément plus présentables.

À la mort de George Floyd, *Black Lives Matter* (sens: La Vie des Noirs Importe) et des meutes d'Antifa et d'anarchistes, occupent six pâtés de maison de Capitol Hill, dans la progres-

siste-gauche-caviar Seattle. 24 jours de chaos: bandes armées traquant les habitants, milices raciales défoncées, viols, braquages. La maire gauchiste-féministe s'extasie devant la CHAZ (Capitol Hill Autonomous Zone, devenue CHOP, Capitol Hill Organized Protest zone). Les habitants du cru, moins: la criminalité y explose de +525 % en deux mois. Et les Afro-américains pour qui le sinistre carnaval est d'abord entrepris? Douche froide: en 24 jours d'occupation, on compte deux morts (2 garçons de 16 et 19 ans) et 4 blessés sérieux dans la CHOP – tous noirs.

Vers l'autre extrême, l'activisme n'est pas plus rassurant. Dans le monde anglo-saxon, les réunions « Liberté pour nos Enfants » se multiplient (Londres, en août passé, par exemple). La nombreuse assistance y est surtout féminine; COVID-19 ne l'effraie pas: sauver ses enfants importe plus qu'une maladie-bidon. Qanon, 4Chan, 8Chan les ont mobilisées car de sinistres forces opèrent; de maléfiques pédophiles-satanistes menacent leurs enfants. Hillary Clinton.... Jeffrey Epstein... Harvey Weinstein... The Cabal: conspiration virale-mutante... Les monstres des « élites » ont soif du sang d'enfants, kidnappés et drogués. Des photos d'enfants battus, voire massacrés, inondent les réseaux sociaux... Attention! Disney lave le cerveau de nos petits; leurs jouets sont autant de pièges... Alors, battons-nous: « Where We Go One We Go All » #WWG1WGA: le délire américain-2020 a empoisonné l'information anglophone.

Puritanisme: le feu sous les cendres

Derrière de consternantes-hilarantes exigences des « Flocons de Neige », à l'instant happées par la publicité, le showbiz – le Spectacle, disait Guy Debord – inonde en aval le public, au moins des pays développés; et ricoche enfin vers des magistrats élus (donc pétrifiés), on trouve le puritanisme des fondateurs de l'Amérique-colonie britannique. Son essence est bien sûr l'horreur du beau, tel qu'idéalisé par la Grèce première; de la séduction; du corps humain féminin – véhicule

de Satan. Trois exemples pittoresques, parmi mille autres :

1. Plus de mannequins sexy! succès d'une agence de modèles hideux (*Ugly Models*) : bien sûr, pour « changer le regard », « célébrer la diversité... mieux représenter la variété de la société » ; d'où désormais ces défilés d'êtres asexués frappés d'afflictions diverses, titubant parmi d'anorexiques laiderons au regard vide, clairement toxicomanes.

2. Plus de parfum (Satan !) les *Snowflakes* exigent un Fragrance-free environnement, des No Scent zones. Lieux publics, hôpitaux, universités, écoles, transports... *No scent is good sense*. Parfum = tabagisme passif = microparticules nocives, plus de laques pour cheveux, lotions, Cologne – *Think before you Stink!* Prétexte, protéger les victimes, ces « personnes hypersensibles » à tout produit chimique. Gênés, les médecins suggèrent que ce *Multiple Chemicals Syndrome*, MCS, est « très ardu à diagnostiquer » – façon polie d'évacuer des hystériques. Réaction des parfumeurs : vendre (plus cher, on s'en doute) d'inodores « non-parfums ». Mais rien n'est simple : de mauvais esprits défendent en justice leur « droit constitutionnel à se parfumer ». Les avocats se frottent les mains.

3. Plus de nudité (en famille...) Février 2020, Amérique profonde : un coupe bricole dans un lieu malpropre. Pour éviter de se salir et devant son propre époux (lui aussi torse nu) l'épouse reste un instant seins à l'air. Mais ses trois beaux-fils (9 à 13 ans) la voient. Horreur ! La justice passe : soit la bricoleuse nudiste-à-éclipse plaide coupable d'exhibitionnisme devant... son propre mari, soit la voilà pour de bon fichée comme délinquante sexuelle. Salem, toujours Salem.

Au pays des délires extrémistes

Une Amérique soixante-huitarde à retardement : « Interdit d'interdire ! » La Sorbonne occupée en rêvait ? Les États-Unis appliquent le slogan. Même en avion, par extension délirante du concept d'animal de compagnie (pour aveugle par ex.), devenu « compagnon de soutien émotionnel ».

Tout y passe : un chien énorme mord une petite fille au passage. Le poney (dans l'avion), l'écureuil, le paon, l'imposant cochon qui détale dans l'allée centrale et y défèque partout (passagers juifs et musulmans horrifiés).

Même s'il s'est retourné un ongle, chaque Américain devient ainsi victime du *Post Traumatic Stress Disorder* (PTSD) – autre extension délirante d'un concept utile. Rien ne se refuse à une victime du PTSD, pas même un boa en avion.

Extension délirante encore, la « diversité », agréable au restaurant ou sur un programme de télé, devenue impératif sociétal catégorique. Limitée à la seule couleur de peau, la « diversité » finit par sombrer dans d'infimes nuances coloriques. Kamala Harris est-elle noire, ou pas ? Ou alors, quoi ?

À Sciences-Po-Paris, école répandant désormais en France les sottises académiques américaines susmentionnées, un directeur de recherches donne sa langue au chat (suivez bien) : « Il y a une diversification de la diversité... Il devient de plus en plus net que le clivage noir-blanc ne suffit pas à absorber toutes les formes de diversité... ».

Délires académiques américains, justement : à l'Université d'État du Michigan, une illuminée « professeure » décrète que l'assez innocente pratique du yoga par des Blancs (comme elle...) est une atroce forme d'« appropriation culturelle » perpétuant le « système d'oppression et de privilège » de la « cis-hétéro-patriarchie » et le racisme systémique. Les victimes ? Les « peuples de couleur, queer-trans, pauvres, infirmes, migrants... », etc. Décolonisons le yoga ! Exige l'agitation. Puis réservons la pizza aux Italiens... Plus de whisky hors d'Écosse, etc.

Même l'activisme suprématiste-blanc américain sent fort l'histoire de fous.

Juillet 2018 : comme d'usage, quelques néo-nazis (dont d'usuelles taupes du FBI) décident de lancer la « guerre raciale » aux États-Unis. Leur idéal, un État racialement blanc. Déjà l'idée de Charles Manson et sa « famille » droguée-apocalyptique en 1969 ! Dire si l'idée est neuve. D'où, séances de tir à l'arme de guerre, rituels païens et sacrifice d'animaux, propagande type Holocauste = Fake News... Les projets terroristes ? Faire dérailler des trains, empoisonner l'eau potable – tuer des Noirs et des Juifs, surtout. Jusque là, classique – mais l'affaire part en vrille quand on lit le nom du groupuscule : *The Base* – en arabe al-Qaïda. Un groupe proto-terroriste néo-nazi, à 100 % « pompé » sur l'appareil salafiste-djihadiste d'Oussama ben Laden....

Pauvres agents spéciaux du FBI, confrontés à de tels zigotos...

3

Schizophrénies sociétales



Imaginons un instant l'armée prussienne, ou l'armée rouge de Staline, devant cohabiter avec la société du cloaque-*Satyricon* : effroi et horreur réciproques – c'est bien sûr impossible, durablement. Qui connaît le centre des États-Unis, ce flyover country (le pays qu'on survole) comme disent les méprisants bobos des deux côtes ; ce pays des white trash (Blancs-prolos-poubelle – ça, on peut le dire), le constate vite. Kansas City, ville du Missouri sise à l'orée du Kansas et de ses immenses bases militaires : on y voit errer de tout jeunes soldats... crâne rasé, tenue camouflée-désert... Déjà là, on les sent mal à l'aise... Suspicieux de l'étrange monde civil... Transférez-les à TriBeCa-Manhattan et c'est le reflux d'horreur... C'est pour ÇA qu'on se fait trouer la peau, de l'Afghanistan à la Syrie ?!

Pour l'instant, le système tient sur cette énorme ignorance réciproque. Avec pour colle, un sentiment patriotique, récemment en cours de dilution. En 2018, pour la première fois depuis 18 ans, le nombre d'Américains (en âge de voter) se déclarant « extrêmement fiers » de leur citoyenneté passe sous les 50 % (47%).

Certes les Républicains le sont encore à 74 % – Donald Trump préside – mais les Démocrates, à 32 % et les Libéraux (gauche) à 23 %.

Noirs et blancs : surnoise ségrégation

Après le quasi-invisible clivage civils-militaires, le notoire gouffre séparant, aux États-Unis, les Blancs des Noirs. Parfois, les Afro-américains explosent. Souvent lors d'une mort provoquée par la police. Or bien sûr, la froide réalité des chiffres démontre que plus de 90 % des Noirs de 15 à 24 ans sont tués par d'autres Noirs, lors de guerre de gangs juvéniles – et que les (certes, rugueuses) polices de voie publique (des villes, comtés et États) n'assassinent pas des Noirs par plaisir, ni en masse.

Mais le motif réel de ces émeutes n'est pas là. Il est dans le sentiment qu'ont des activistes noirs – en cas de crise, une population noire plus vaste leur rejoint – qu'ils n'y arrivent pas, n'y arriveront jamais et qu'un surnoise apartheid sociétal les condamne *ad vitam aeternam* au statut de citoyens de seconde zone. Un de leurs activistes dit : « Ce pays, cette constitution, ne sont pas faits pour nous ». Il y a du vrai là-dedans : quelques données l'établissent.

• De longue date, la déségrégation de l'enseignement primaire et secondaire est délaissée aux États-Unis. D'où, toujours plus de parents blancs-bourgeois envoient leurs enfants dans des écoles privées. En 2017 encore, 38 % des élèves noirs fréquentent des écoles publiques où les Blancs sont moins de 10 %.

Écoles noires... « Historically Black Colleges and Universities » (HBCU, 104 actives en 2019, avec ± 230 000 étudiants)... églises noires (avec claire séparation entre « Predominantly African-American denominations » et « Predominantly White denominations » ; le terme « prédo-

La froide réalité des chiffres démontre que plus de 90 % des Noirs de 15 à 24 ans sont tués par d'autres Noirs, lors de guerre de gangs juvéniles.

minant» méritant un prix d'hypocrisie, car par exemple, la *National Baptist Convention*, principale fédération protestante, est noire en totalité.

• Niveau de vie, emplois, etc. : (2016, dernières données disponibles) un foyer blanc moyen est 7 fois plus riche qu'un foyer noir. Écart plus vaste en 2016 qu'en 1983.

• Chômage : de 1970 à 2018, le taux de chômage des Blancs est constamment de 50 % inférieur à celui des Noirs.

• Enfin, selon la Federal Reserve Bank de Saint-Louis (Miss.), un Blanc en rupture d'éducation supérieure est en moyenne trois fois plus riche qu'un Noir, lui, diplômé du supérieur.

Héritages de plus de 10 000 \$:

41 % des familles blanches,

13 % des noires.

Héritage moyen d'une famille blanche :

Environ 150 000 \$.

Héritage moyen d'une famille noire :

Environ 40 000 \$.

4 Un impérialisme myope et brouillon



Le temps où l'on pouvait simplement compter sur les États-Unis pour nous protéger est révolu... L'Europe doit prendre elle-même son destin en main» (Angela Merkel, mai 2018)

Impérialisme américain : l'expression sonne un peu Brejnev haute-époque. Cependant la chose existe – et possède même son chantre officiel, M. Thomas L. Friedman, qui en définit clairement le dernier avatar dans le *New York Times Magazine* du 28 mars 1999 ; l'article est intitulé « A Manifesto For the Fast World » : « La main cachée du marché ne fonctionnera jamais sans un poing caché – McDonalds ne saurait prospérer sans McDonnell-Douglas, le constructeur de (l'avion de chasse) F-15. Et le poing caché qui ouvre le monde aux technologies de la Silicon Valley se nomme United States Army, Air Force, Navy et Marine Corps ». Autrement dit : *Might is Right* – la limpide mission du Pentagone le confirme : « Sustain American influence abroad ».

Le 8 décembre 1996, déjà dans le *New York Times*, ce même M. Friedman énonçait sa *Golden Arches Theory of Conflict Prevention* – plus narcissiste-évanouie encore que la fin de l'histoire prédite par Francis Fukuyama, à la fin de la guerre froide. Selon Friedman en effet, deux pays assez développés pour disposer chacun d'une chaîne de « restaurants » McDonald ne sauraient en aucun cas se combattre. Devenus des clones des États-Unis, leurs populations américanisées hypnotisées par le *soft power* US, ces pays filent doux, sous l'œil suspicieux de l'Oncle Sam, qui les espionne – pour leur bien.

Si certains se rebiffent, c'est tout de suite la menace : en septembre 2018, le ministre américain de l'énergie Richard « Rick » Perry exprime clairement la doctrine de Washington : ce que les États-Unis considèrent comme « comportement civilisé » s'impose au monde entier ; ceux dont nous (Washington) pensons qu'ils perturbent la « global citizenry », nous pouvons les punir (ultimatums, sanctions, blocus, interdictions..., etc.).

Ou pire encore : après le 9 novembre, le Congrès américain a voté une *Authorisation for Use of Military Force*, toujours en vigueur à l'automne 2020. Depuis lors,

Washington a mené des opérations armées petites ou grandes, dans 14 pays du monde. Cet impérialisme revendiqué est-il pour autant efficace ? Voyons plutôt.

L'antiterrorisme comme obsession

De la fin 2001 à la fin 2017, l'antiterrorisme obnubile Washington. Certes, le choc du 11 septembre 2001 est immense mais la panique qui s'ensuit sort du raisonnable. Durant 16 ans pleins en effet – la moitié d'une génération – l'antiterrorisme occupe l'essentiel de l'appareil diplomatique, militaire et de renseignement US. Registre sécurité nationale, 834 000 habilitations TOP SECRET en 2018 : la plupart mobilisées contre le terrorisme. Le Special Operations Command, branche discrète de l'appareil militaire US compte 71 000 combattants, opérant (2018 toujours) dans 38 pays du monde – pour la plupart contre le terrorisme.

En la matière, la stratégie de Washington consiste à couper des têtes, d'Oussama ben Laden, Atiyah Abdalrahman et Anwar al-Awlaki (2011) à Abu Bakr al-Bagdadi (2019), en passant par Abu Yahya al-Libi (2012), Washington espère ainsi anéantir les entités qu'ils dirigent (al-Qaïda, L'État islamique, etc.) ; or bien plutôt, ces décapitation provoquent des mutations, quasiment nulles disparitions.

Sur le terrain irakien, notamment vers 2017-2018, les tactiques de Washington ne sont pas non plus des plus limpides, ni constantes. Après la reprise de Mossoul à l'automne 2017, les militaires américains en Irak, et leurs alliés du pays, nouent une sorte d'alliance tacite avec leurs pires ennemis de la veille, Qassem Soleymani l'iranien, chef des forces spéciales des Pasdaran, et Abu Mahdi al-Mohandis, chef des milices chi'ites irakiennes... Tous deux assassinés par un tir de drone américain en janvier 2020.

Au même moment, sur le terrain syrien cette fois-ci, Washington semble aussi plongé dans la confusion. Son grand allié régional – du moins, supposé – est la Turquie, pays-membre de l'Otan, en guerre, lui, contre les séparatistes kurdes du PKK. Sinon, Ankara est plutôt indifférent aux activités régionales du soi-disant « État islamique » – que Washington combat, lui, féroce. En Syrie même, le PKK se nomme YPG (« Unités de protection du peuple ») et Washington le soutient pour combattre les salafistes-dji-

hadistes – alors même que sa maison-mère (kurde de Turquie) le PKK est qualifiée de « terroriste » aux États-Unis !

« L'orient compliqué » disait le général De Gaulle. Aux États-Unis même, le repérage post-9 novembre des terroristes islamistes infiltrés dans le pays n'est pas non plus optimal. En février 2018, le saoudien Abdulaziz al-Fallaj est – finalement – arrêté dans l'Oklahoma. Moudjahid d'al-Qaïda, entraîné en Afghanistan avec certains acteurs des attentats du 11 septembre, al-Fallaj arrive tranquille aux États-Unis en 2011 avec un simple visa de tourisme ; il y vit dès lors librement et y prend notamment... des leçons de pilotage d'avion, sans que cela n'inquiète quiconque.

Mais en 2018, brusque revirement : tout ce qui précède perd son importance, car la *New National Defense Strategy* renvoie la *Global War On Terror* au rayon des vieilles lunes, loin des soucis de la Maison Blanche et du Pentagone. La Sécurité Nationale américaine doit désormais acquérir la supériorité stratégique sur la Russie et sur la Chine. Les guerres de contre-insurrection des forces spéciales sont ravalées au modeste rôle de « polices d'assurance ».

De la brusque émergence de cette nouvelle guerre froide, nul des alliés et amis des États-Unis n'a bien sûr été officiellement averti...

Pentagone : quand l'empire métastase

D'abord, ce rappel de l'écrasante puissance militaire globale des États-Unis : dans le monde entier, le ministère américain de la défense (« Pentagone ») dispose officiellement (fin 2018) de 4 775 « sites » dans les 50 États du pays ; plus des implantations dans 8 territoires US et 45 pays étrangers. Hors de chez lui, le Pentagone possède environ 800 implantations, soit 95 % du total des bases militaires extérieures existantes. Plus largement, le Pentagone déclare être « présent » dans 164 pays (84 % de tous les États du monde). Le budget 2019 du Pentagone est d'environ 738 milliard de dollars, à lui seul plus important que les 6 budgets militaires suivants additionnés, du 2^e par importance au 7^e, budgets de grandes puissances comme la Chine, la Russie, etc. Budget américain pieusement voté, même par des « socialistes » d'opérette comme Mme Alexandra Ocasio Cortez.

Ce n'est pas tout.

Dotées d'un budget spécial d'environ 13 milliards de dollars, les forces spéciales américaines interviennent dans plus ou moins 130 pays, ce, pour des missions d'aide et d'assistance, renseignement, surveillance.... dans un total secret: même le Congrès US en ignore tout. Rien qu'en Afrique, on en trouve (vers 2019) dans ces pays: Burkina Faso, Cameroun, Djibouti, Kenya, Libye, Mali, Mauritanie, Niger, Ouganda, Somalie et Tunisie.

L'argent et les armes du Pentagone provoquent de fort meurtrières guerres: de 2002 à 2017, l'étude académique *The Cost of War* estime que la *Global War on Terror* a coûté plus ou moins 5900 milliards de dollars et provoqué (d'abord en Afghanistan, Pakistan et Irak) quelque 507000 morts militaires et civils:

- **Afghanistan** (fin 2001-fin 2017): 147 000 morts (+ 6334 morts américains),
- **Pakistan**: environ 65 000 morts,
- **Irak**: de 270 000 à 295 000 morts. (Exclue de l'étude, **la Syrie**: environ 500 000 morts).

Afghanistan et guerres perpétuelles

« Il n'est pas de vent favorable pour celui qui ne sait où il va. » Sénèque

La guerre d'Afghanistan dure désormais depuis plus de 40 ans (début de l'invasion soviétique).

- 18 ans d'intervention américaine depuis octobre 2001
- 100 000 soldats américains vers 2010, environ 13 000 en 2020.
- Pertes américaines de 2001 à fin 2018: 2 400 morts et 20 589 blessés.
- De 2001 à 2020, Près de 800 000 hommes de l'armée américaine (précisément 775 000 fin 2018) ont, en d'innombrables rotations, défilé dans ce pays.

Washington a dépensé près de mille milliards de dollars en vain, pour la guerre d'abord et la « reconstruction » de l'Afghanistan.

Sur ce dernier poste, 126 milliards de dollars sont affectés de 2008 à 2017, dit le *Special Inspector General for Afghanistan Reconstruction* (SIGAR), dont 16 milliards minimum se sont volatilisés.

Dans un pays champion mondial incontesté de la corruption, ajoute le SIGAR, l'argent américain vampirisé par des roitelets tribaux, séculairement rompus au pillage de « conquérants » vite subjugués, n'a fait qu'exacerber le conflit, amplifier la corruption et dynamiser les Taliban et autres insurgés, qui le récupèrent en grande partie.

2001-2016 : environ 105 000 morts dont 32 000 civils.

Une guerre afghane dès le premier jour sans issue autre que le mensonge indéfiniment martelé de la victoire.

« **Les Taliban sont battus** »

(George W. Bush, 2002).

2004 : « Les Taliban n'existent plus »

(George W. Bush, 2004).

« **Nous avons fait le plus gros vers la victoire** »

(Le 10^e général en chef sur le terrain, 2006).

« **Nous avons repris l'initiative aux Taliban** » (Général Petraeus, 2011).

« **Notre victoire est inévitable** »

(Le successeur de Petraeus)

« **L'armée afghane a passé un cap** »

(le commandant militaire du jour, 2017).

En 2018, le suivant, 17^e général en chef américain en 17 ans, juge que c'est bien parti. Sauf que le SIGAR écrit « de 2001 à 2017, les efforts du gouvernement américain pour stabiliser et pacifier les territoires contestés d'Afghanistan ont essentiellement échoué ».

Budget afghan de l'armée américaine en 2019: 46 milliards de dollars de plus. Cette année-là plus de civils sont tués en Afghanistan par « l'armée de l'Otan » et ses mercenaires locaux – la plupart lors de meurtriers bombardements aériens – que par les Taliban et autres insurgés.

Sur le terrain la gabegie tourne au délire:

• L'armée US bâtit au nord-est de l'Afghanistan un réseau électrique haute-tension, débouchant... chez les Taliban (60 millions de dollars). Comme ce réseau n'est rattaché à aucun relais local, les enfants et animaux des campagnes qui en touchent les câbles meurent foudroyés: « inutile, voire dangereux » conclut le SIGAR.

• 160 millions de dollars gaspillés à établir un sys-

En 2019, plus de civils sont tués en Afghanistan par « l'armée de l'Otan » et ses mercenaires locaux que par les Taliban et autres insurgés.

tème de paiement électronique absolument inutilisable par une population à la culture médiévale.

• Comme Washington exige la parité des sexes, des fortunes sont dépensées pour recruter des femmes-policiers, ensuite transférées hors de leurs tribus dans des casernes où elles servent de domestiques; ou au confort sexuel des potentats locaux – quand elles ne sont pas vendues aux proxénètes du lieu.

• Détourner les montagnards pashtoun de la culture du pavot? En 2016, le Pentagone dépense 6 millions de dollars pour acheter 6 boucs italiens et les acheminer (par avion spécial) dans quelque vallée perdue, pour y « développer la production de la laine de cachemire ».

• Le massif programme US de création et amélioration des réseaux d'irrigation enchante les narcos, car les fermiers en usent d'abord pour... arroser leurs champs de pavots à opium.

• Les bases américaines du pays dernier cri, high tech, comme Camp Kearney dans la province de Paktika, sont transférées à « l'armée afghane ». Tout, jusqu'aux portes et fenêtres, y est à l'instant pillé par une meute d'officiels afghans, fonctionnaires, officiers, élus, puis fourgué au marché noir – avec droit de préemption aux émirs Taliban, on ne sait jamais...

Pire encore, si possible, dans le domaine de la guerre à la drogue.

De 2001 à 2018, les États-Unis ont gaspillé quelque 9 milliards de dollars (1,5 \$ million par JOUR) pour éradiquer d'Afghanistan le pavot à opium. Résultat: l'Afghanistan comptait en 1981 74 000 hectares plantés en pavot, 263 000 ha. fin 2018. En 2020, l'opium représente 1/3 du PNB afghan et procure au pays 600 000 emplois pleins. Le pavot reste la principale récolte du pays et son opium génère toujours environ 90 % de l'héroïne mondiale.

Au fou! S'écrit enfin Donald Trump dans un éclair de lucidité: nos soldats meurent dans des pays que nos concitoyens ne sauraient trouver sur une carte... Qu'avons nous fait d'autre en Irak, que « jeter une brique dans un nid de frelons »?

En Afghanistan, nos plus jeunes combattants n'étaient pas nés quand cette guerre débuta; et nos généraux sont incapables d'y distinguer les *good guys* des *bad guys*. Pire au Moyen Orient, où en 50 ans, Washington a jeté sept mille milliards de dollars (7 Billion de \$) par les fenêtres, sans résultat convaincant.

Exemple, la Syrie: un accablant audit de février 2020 juge le Pentagone « incapable de situer » pour 716 millions de dollars d'armes allouées à des « partenaires dans la guerre à l'État islamique (E.I.) », les fameuses « Forces démocratiques syriennes » (décodeur: brigands tout autant islamistes, en guerre avec les précédents). Ni comptabilité, ni listes: et si ces armes étaient tombées dans des « mains ennemies »? Gros risque dit l'audit, qui juge que « cela alimente les capacités d'acteurs non-étatiques comme l'E.I. ».

Mais est-ce bien Donald Trump qui ici, décide? Tout connaisseur du complexe militaro-industriel américain sait qu'en matière militaire extérieure, le dernier mot revient à un fort anonyme et tout-puissant interagency consensus – un autre nom pour l'« État profond »?

5

Ploutocratie et exploitation



Autre souci majeur : la durable et sévère décrépitude du « rêve américain ». Population s'appauvrissant au long cours, santé publique délaissée, gouffre californien entre « misérables et milliardaires » : les symptômes inquiétants abondent – même si, juste avant la crise COVID-19, les États-Unis ont un taux de chômage minimal (3,8% en juin 2018) et vivent la période d'expansion économique la plus longue de leur histoire (2009-2019). Paradoxe ? non : car de longue date, la prospérité américaine ne va plus qu'à son oligarchie, aux quelques 2-3% du dessus du panier.

Sans-logis : l'Amérique de la misère

En mai 2018, le *Federal Reserve Board* révèle ces chiffres alarmants, après un sondage auprès de 12 000 Américains adulte :

- Plus de 40% d'entre eux sont incapables de surmonter une dépense imprévue de 400 \$, sans emprunter cette somme ou vendre un bien.
- 25% d'entre eux n'ont pas les moyens de se soigner convenablement ; et les mêmes, ou d'autres, ne disposent d'aucunes économies pour leur retraite.
- 22% d'entre eux sont incapables de payer toutes leurs dépenses usuelles du mois.
- Plus largement, 40% des Américains au dessus du seuil de pauvreté (34,7 millions de foyers) peinent à boucler leur budget de base (loyer, transports, soins, éducation des enfants, Internet & téléphone...). Ces foyers « dans le besoin » existent partout aux États-Unis, avec un minimum de 32% du total des foyers au Dakota du Nord, et un maximum de 49%... en Californie, État qui n'est un paradis que pour Hollywood et la com' de Silicon Valley.
- Et les 2/3 des salariés US ont un salaire horaire inférieur à 20 \$.
- Salaire moyen au niveau fédéral (2018, toujours) : 44 500 \$ par an : ajusté selon l'inflation, ce salaire stagne de 1950 à 2017. Ce, alors qu'en Amérique, les 10% les plus riches détiennent 80% du patrimoine, et les 60% les plus modestes, 2%.

Chicago, gouffre social... et ethnique

Dans cette ville, deux quartiers, sis à environ 10 km l'un de l'autre :

- **Streeterville** (Blancs riches)

Espérance de vie : environ 90 ans.
Revenu moyen : environ 100 000 \$ par an.
Habitants diplômés du supérieur : plus de 80%.

- **Englewood** (Noirs pauvres)

Espérance de vie : environ 60 ans.
Revenu moyen : environ 25 000 par an.
Habitants diplômés du supérieur : moins de 9%.
93% des habitants d'Englewood ont été les témoins directs d'une fusillade.

Espérance de vie : la santé publique en jachère

La santé d'une population s'apprécie selon divers critères dont l'espérance de vie (santé physique), le suicide pur et simple (santé mentale) ; à quoi l'on peut ajouter,

La baisse de l'espérance de vie sur trois ans consécutifs est la première aux États-Unis depuis 1915-1918 (avec, alors, la guerre mondiale, plus la pandémie de « grippe espagnole »).

pour les États-Unis, les formes de suicide déguisées que sont les « morts par désespoir ». On verra ci-après que ces trois critères sont, pour l'Amérique, tout sauf bons.

Espérance de vie : De 1959 à 2013, celle de l'Américain moyen est passée de 70 à 79 ans ; depuis lors, l'espérance de vie moyenne des Américains stagnait. Or voilà qu'en 2015, 2016 et 2017, elle décline. En 2017 (dernières données disponibles), l'espérance de vie d'un homme y est de 78,6 ans, - 0,3 an sur 2014. En termes clairs, un enfant américain né en 2017 vivra en moyenne 78,6 ans ; celui né en 2016, 78,7 ans, etc. En comparant avec un groupe de pays de l'OCDE (= développés) la singularité des États-Unis est celle-ci :

- L'espérance de vie américaine est la plus basse de tout le panel.
- Inflexion significative de l'espérance de vie américaine à mi-vie, pour toutes races, dans la tranche d'âge 25 à 64 ans. Pour plusieurs « causes profondes et systémiques » : manque d'accès universel aux soins, taux élevé d'obésités malades, circulation massive des armes à feu, suicides, surdoses mortelles par stupéfiants, notamment opioïdes analgésiques (médicaments détournés). Commentaire d'un épidémiologiste américain (sur la comparaison-OCDE) « Dans nos vies [à nous, Américains] nous sommes plus malades que les pays homologues et nous mourons plus jeunes qu'eux ».

Cette baisse de l'espérance de vie sur trois ans consécutifs est la première aux États-Unis depuis 1915-1918 (avec, alors, la guerre mondiale, plus la pandémie de « grippe espagnole »).

Suicides directs : En 2018, le taux américain est d'environ 14 sur 100 000, le pire depuis 1941 (guerre mondiale, encore ; 10,5 sur 100 000 suicides en 2000).

De 1999 à 2017, le taux global de suicides a progressé de + 17% aux États-Unis.

Le taux de 2018 est le pire des 11 nations les plus riches du monde, le double de celui de la

Grande-Bretagne. Notons qu'en revanche, de 2000 à 2017, le taux mondial de suicides a baissé de 30%.

Morts par désespoir : Surdoses fatales de stupéfiants, alcoolisme suicidaire (cirrhoses, etc.), suicides directs, ce d'abord pour les 25-44 ans. De 1999 à 2017, pour ces motifs et dans cette tranche d'âge, la mortalité a explosé, de 6,7% (1999) à 32,5% (2017).

Au-delà, de 2007 à 2017, le taux de surdoses létales (toutes tranches d'âge) a bondi de + 72%. En 2019, 80% de ces morts par désespoir sont des hommes blancs ; mais dans les années récentes, il y a une forte croissance de la catégorie des femmes de 45 à 64 ans.

San Francisco : luxe et cloaque

La plus européenne des villes de la côte ouest, San Francisco fut longtemps paradisiaque. Là voilà devenue un authentique enfer, imputable à l'idéologie libérale-libertaire (dite « libertarienne », véhiculée par la toute voisine Silicon valley, et par ses Titans du Net. Désormais, la ville grouille de SDF, plus de 8 000 chaque jour dans les rues (fin 2019, + 17% depuis la mi-2017) dormant dans leurs voitures, ou sur la voie publique. Toxicomanes, alcooliques, psychotiques... Tous se soulagent dans les rues, y répandent leur vomi et seringues souillées. Déjà fin 2018, on dépasse les 16 000 plaintes d'habitants devant enjambrer des déjections humaines pour sortir de chez eux (88 par jour) et cela s'aggrave depuis. Ces plaintes avaient déjà bondi de + 400% de 2008 à 2017. Plus bien sûr, une explosion criminelle : en 2019, « atteintes à la propriété » (cambriolages, vols, etc.) : près de 150 par jour. Dans le BART (RER régional) les agressions physiques ont doublé de 2015 à 2019.

Que fait la municipalité (de gauche) de San-Francisco ? Pour détruire ce qui reste de réel, donc s'aveugler au fait que sa ville-cloaque n'abritera plus à terme que des SDF et des millionnaires dans leurs forteresses blindées, le maire et son équipe lancent « la révolution du langage » par le

vocabulaire person-first. Ne dites-plus « criminel condamné », dites « personne sous acte de justice », etc. Ne combattons plus le crime mais des « stigmatés sociétaux, barrières comportementales » ou « stéréotypes négatifs ».

Décodeur: pourquoi résister à l'occupation nazie? Alors qu'il suffit de se mettre à l'allemand et de s'accoutumer à la choucroute...

Désormais à San-Francisco, la seule répression féroce frappe les gaffeurs se trompant de « genre » en s'adressant à un transsexuel. Résultat: les touristes et les conventions fuient. Mais pour aller où? Le reste de la Californie compte ¼ de tous les SDF du pays et un professeur de médecine de

Berkeley dit que certains quartiers de Los Angeles sont dans une « situation sanitaire sans doute pire qu'au Brésil ou au Kenya ».

La situation à New York

Municipalité « progressiste » et problème analogue. 14 % de tous les SDF des États-Unis y vivent. En 2018, environ 133 300 hommes, femmes ou enfants y ont passé au moins une nuit dans un abri. Fin 2019, plus ou moins 63 900 SDF fréquentaient des logis de fortune; sans compter ceux qui dorment dans des squats, des trains, à même la rue où l'insécurité est omniprésente.

6 Toujours plus de «morts par désespoir»



Déjà effleurées plus haut, au chapitre «Espérance de vie... santé publique», pour la bonne compréhension du lecteur, nous repreneons ici en détail les cruciales données sur les surdoses létales, les suicides, la « mort par désespoir », etc., catégorie qui augmente de + 11 % rien que de 2015 à 2016 (dont, surdoses mortelles chez les Noirs, + 39 % en un an).

Alcoolisme suicidaire, morts (25-64 ans) de 1999 à 2017: quadruplement. Une image expose ce que représentent ces morts par désespoir à mi-vie, sur 1999-2017: trois Boeing 737 au complet s'écrasant chaque mois, durant 7 ans consécutifs...

Un peuple angoissé et malheureux

De longue date, les Nations-Unies proposent un classement de pays (156 au dernier bilan), par mesure de leur niveau de bonheur: 1 = pas vraiment heureux; 3 = très heureux. Au dernier classement (2019) les États-Unis sont 19^e, (18^e en 2017) Signe révélateur, le nombre de leurs sondés « pas très heureux » passe en 2 ans de 8 % à 13 % (+ 50 %).

Une image expose ce que représentent ces morts par désespoir à mi-vie, sur 1999-2017 : trois Boeing 737 au complet s'écrasant chaque mois, durant 7 ans consécutifs...

Autre facteur d'optimisme – confiance dans l'avenir: la fécondité des femmes. 2017, États-Unis, celles de 15 à 44 ans voient leur fécondité au plus bas depuis... 1987, et ce taux décline depuis 2014. Moins de 1,8 enfant par femme nubile en 2017, contre 2,1 en 2007; ce malgré l'apparente amélioration de l'économie, depuis lors. **Cela tient en partie à l'absence totale d'aide fédérale aux femmes enceintes: nul congé de maternité payé par Washington, qui partage ce refus avec trois autres pays au monde: Lesotho, Papouasie et Swaziland.**

Aides privées: 56 % des entreprises financent les congés-maternité de leurs salariées, 6 % seulement à salaire égal. 36 % des salariés américains sont précaires (CDD), sans droits sociaux – eux bien sûr n'ont droit à rien.

Qui stabilise un pays, permet son progrès? Sa classe moyenne. Or celle-ci stagne, voire régresse aux États-Unis.

Sont considérées comme classes moyennes les individus au revenu annuel de 24 000 \$ à 73 000 \$ et les couples avec 3 enfants au revenu de 54 000 \$ à 162 000 \$.

Depuis 2015, moins d'un foyer américain sur deux accède à ce statut. Classes populaires pauvres: 29%. Population aisée: 21%.

51 millions de ménages ne peuvent durablement payer leurs dépenses basiques; là dessus, environ 35 millions de la classe moyenne, tirées vers le bas: leurs revenus stagnent, le coût de leur vie augmente.

Létales surdoses suicidaires: la toxicomanie dévastatrice

De 1980 à 2014, on compte aux États-Unis 542 501 surdoses mortelles de stupéfiants – connues. Soit + 618 % en 34 ans. (Analyse portant sur 2 848 768 décès de tout type).

Rayon drogues, le vrai drame des États-Unis est la poly-toxicomanie. Exemple, 82% des surdoses mortelles d'opioïdes impliquent d'autres drogues à l'autopsie: cocaïne, amphétamines, etc. En 2017, on compte 72 224 surdoses mortelles (toutes drogues) – 192 par jour, dont 42% par des opiacés chimiques type Fentanyl.

De 1998 à 2018, plus de 300 000 morts par surdose mortelle aux analgésiques opioïdes; plus, dans la même période, que d'homicides par armes à feu dans le pays et d'accidents de la route réunis.

Le drame des années 2010-2020 est d'abord celui des opioïdes : en 2018, toutes les 20 minutes, un bébé américain nait toxicomane aux opiacés, de par l'addiction de sa mère.

Cela empire depuis le début du XX^e siècle.

Les Américains de 12 ans et plus ayant usé de stupéfiants représentaient 58,5% de l'ensemble en 2016.

Les Américains actifs (25 à 64 ans) ont quadruplé les surdoses fatales entre 1999 et 2017. De 6,7 sur 100 000 en 1999, ils sont passés à 32,5 sur 100 000 en 2017. Cette année-là, un Américain moyen risquait plus de mourir d'une surdose fatale par usage des seuls opioïdes, que d'un accident de voiture.

- Surdoses mortelles des seuls opioïdes: environ 43 000 (un risque sur 93).

- Morts par accident de voiture: environ 40 000 (un risque sur 103).

Même les adolescents! Dans la tranche d'âge 13-19 ans («teenagers») les surdoses fatale par héroïne ont bondi de + 20% en 2017.

Les autres stupéfiants tuent aussi, et plus, à partir de 2017 avec les surdoses de cocaïne: 2017: 14 945, 2018: 15 699.

Métamphétamines: récemment, de leurs laboratoires ultra-modernes, les cartels mexicains inondent leur voisin du nord d'une «Meth 2.0» ultra pure (97% parfois) et bon marché (environ 20 \$ le gramme). La Meth' tue lentement, transformant le corps et l'esprit du toxicomane en zombie; cependant, de 2 600 surdose mortelles aux États-Unis en 2012, on en est en 2017 à plus ou moins 13 500 morts.

Médicaments anxiolytiques: toujours plus, les jeunes de 13 à 20 ans se droguent avec ces benzodiazépines (National Institute on Drug Abuse): de 2000 à 2015, les admissions de ce type aux urgences ont augmenté de + 54%. Peu de surdoses mortelles, mais beaucoup d'empoisonnements graves.

Cannabis: depuis la légalisation de cette drogue au Colorado en 2013, les services pédiatriques hospitaliers de l'État signalent + 27% d'admis-

sions d'enfants et d'adolescents, victimes de variétés ultra-puissantes de cannabinoïdes. 70 % des intoxications juvéniles-infantiles par cette drogue adviennent dans des États l'ayant légalisée.

Adultes, enfants : le sombre attrait du suicide

Suicides en général

Dans la population américaine générale, le suicide est la cause de mortalité n°1, sans lien avec la maladie. On en a compté 67 par jour en 2018. Ce taux augmente de 35 % de 1999 à 2018.

De 2014 à 2017, les appels au « numéro vert » anti-suicide ont doublé. Ils sont passés de 1 à 2 millions d'appels.

En 2018, le taux de suicide moyen, tout citoyen US de 17 à 59 ans est de 18,2 sur 100 000.

De 2006 à 2015, 1,2 million de tentatives de suicide; + 10 % sur la décennie précédente; morts suite à ces tentatives, + 13 %; suicides réussis par rapport aux tentatives: + 2,3 par an en moyenne. Aux États-Unis en tout cas, le drame des suicides par arme à feu tient à leur nature irrémédiable: sur 100 de ces suicides, 85 réussissent. Par tout autre moyen, 95 % des tentatives échouent – et sur 100 de ces survivants, 90 % ne réitérent jamais. Enfin, sur 100 projets de suicide, 48 % sont conçus moins de dix minutes avant un passage à l'acte bien plus fatal lorsqu'une arme à feu est proche.

Dans la tranche d'âge des Américains actifs de 25 à 64 ans, le taux de suicide était de 13,4 sur 100 000 en 1999, il passe à 18,6 sur 100 000 en 2017 (soit + 38,3%). De 1999 à 2016, ce taux de suicides des actifs bondit de + 41 % (*JAMA Open Network*). Total des suicides connus entre 1999 et 2016: 453 577 (hommes: 349 082).

Le taux de suicide des comtés ruraux est de 25 % supérieur à celui des métropoles.

Suicides de militaires

En 2017, le taux de suicide moyen dans l'armée de terre US d'active est de 21,9 sur 100 000; en 2018, il grimpe à 24,8 sur 100 000, au plus haut depuis 2013. 325 suicides en 2018, 40 de plus qu'en 2017.

US Navy: 20,7 sur 100 000 en 2018

Marines: 31,4 sur 100 000

US Air Force: 18,5 sur 100 000 (60 suicides d'active en 2018, 84 en 2019)

Aux États-Unis, le drame des suicides par arme à feu tient à leur nature irrémédiable : sur 100 de ces suicides, 85 réussissent. Alors que par tout autre moyen, 95 % des tentatives échouent...

National Guard: 30,6 sur 100 000

60 % de tous ces suicides le sont par arme à feu.

Suicides d'enfants & d'adolescents

De 10 à 24 ans, les suicides augmentent chaque année depuis 2007. De 2007 à 2017, les suicides dans cette tranche d'âge ont fait un bond de + 56 %; + 3 % par an (2007-2013); + 7 % par an (2013 à 2017) – Source: *JAMA Open Network* et Centers for Disease Control and Prevention (CDC&P).

De 1975 à 2016, la tranche d'âge de 10 à 19 ans représente environ 85 000 suicides. Depuis 2007 ces suicides sont une cause majeure des décès juvéniles.

Le pire advient chez les filles de 10 à 14 ans, triplement du nombre de ces suicides de 1999 à 2014. (Source: CDC&P).

De 2006 à 2016 il y a eu 70 % d'augmentation des suicides de jeunes Blancs de 10 à 17 ans et 77 % chez les jeunes Noirs du même âge. Chaque année en moyenne sur cette décennie, environ 4 600 jeunes Américains de 10 à 24 ans se suicident. (Source: CDC&P).

On constate une constante augmentation de 2008 à 2015 du nombre des consultations d'enfants ou d'adolescents suicidaires (idées noires, tentatives...) En 2008, elles concernaient 0,66 % des visites en pédiatrie, et 1,82 % en 2015. Il y a plus de filles que de garçons et les plus concernés sont ceux de 12 à 17 ans. (Source: *Revue Pediatrics*).

Conclusion de l'étude: la santé mentale des enfants américains s'érode lentement mais sûrement.

7

Crime hors-contrôle



Notamment bien sûr, la forme suprême du crime, les homicides. Dans la tranche d'âge 10-24 ans, ils augmentent aux États-Unis de + 18 % de 2014 à 2017; dus pour la plupart à de fort meurtrières guerres de gangs juvéniles.

En 2018 le nombre d'homicides par arme à feu s'élevait dans ce pays à 3,6 pour 100 000 habitants et dans sa (fort meurtrière) capitale, Washington DC, à environ 16 homicides pour 100 000 habitants (*Washington Institute for health metrics*).

Chacune des années récentes, les États-Unis ont éprouvé plus ou moins 35 000 morts par armes à feu (dont 60 % de suicides environ). 2018 par exemple: environ 14 000 homicides et 22 000 suicides.

Fusillades : les carnages par armes à feu

Dans 41 des 50 États américains, les fusils d'assaut garnis de chargeurs longs, tirant en rafales – réelles armes de guerre – sont légaux. N'importe quel adulte sauf lourde psychose peut en acheter, en détenir tant qu'il veut puis les emporter où bon lui semble dans le pays. De 2014 à 2019, ces fusils d'assaut ont servi dans 11 des 15 pires tueries de masse; sur les 271 tués dans ces tueries, 234 l'ont été avec ces fusils d'assaut (source: FBI). En mars 2020, du fait du confinement et de la peur consécutive dans le public américain, la vente des armes longues (dont des fusils d'assaut) a bondi de + 73 % sur mars 2019.

Les États-Unis comptent à peu près 330 millions d'habitants, dont environ les deux-tiers, 220 millions, sont des adultes pouvant en théorie détenir une arme à feu. Or en 2018 (*Small Arms Survey Report*) on y trouvait environ 393 millions d'armes à feu de tout type. Cette même année, les armes à feu détenues par des particuliers dans le monde entier s'élevaient à 860 millions. Aux États-Unis, 4 foyers sur 10 possèdent une ou plusieurs armes à feu et 72 % des Américains se sont déjà servis d'une telle arme.

Chaque fois qu'un massacre par arme à feu, les médias français radotent la même exigence du contrôle des armes à feu – ce qui paraît à vue humaine impossible en Amérique. Avec cette réalité indéniable: Il y a eu en 2019 41 massacres aux États-Unis (nous y revenons ci-après); le plus grand nombre en Californie) – État où le contrôle des armes à feu est le plus sévère de tous le pays...

Tueries de masse, face noire du rêve américain

La pire des tueries de masse de l'histoire des États-Unis advient à Las Vegas le 1er octobre 2017, lors d'un concert: 58 morts, plus de 500 blessés. Stephen Paddock, 64 ans, tire dans la foule, du haut de l'hôtel Mandalay Bay, puis se suicide. Nul n'a jamais trouvé un motif, cohérent ou autre, à son geste. Or si ces massacres comptent pour peu dans le total annuel des homicides recensés aux États-Unis (en moyenne, 1 % du total), ils coûtent fort cher en souffrances et en argent, à la société américaine. Celui du Mandalay Bay a coûté 600 millions de dollars (hospitalisations... assurances... soins psychologiques, compensation aux familles survivantes dans

Samuel Little, 80 ans, incarcéré à vie depuis 2014, a avoué 93 homicides (50 confirmés), entre 1970 et 2005. Mais il pourrait y en avoir bien plus...

le besoin, etc.). Et des années après ensuite, des survivants se suicident.

Compter les tueries de masse (TDM) aux États-Unis est une épreuve redoutable car diverses normes existent, la plus restrictive étant celle du FBI : au moins trois morts hors le tueur lui-même, unité de lieu et de temps, que les morts décomptés, crime organisé et homicides domestiques exclus. Donc TDM et fusillades sont ici des catégories différentes. Dans la norme-FBI, on compte 116 TDM de 2000 à 2019. Dont 7 en 2019 (alors qu'il y a eu cette année-là 300 fusillades dans le pays). Ces dernières années, le nombre de morts du fait des TDM-type FBI augmente. Si l'on prend mars comme mois-témoin : mars 2018, 10 morts du fait de TDM ; mars 2019 : 12 morts, mars 2020, 26 morts. Depuis la première recensée (1966), donc cette

année, en 54 ans, les États-Unis ont (normes FBI) subi 165 de ces TDM ayant provoqué 1196 morts ; les plus meurtrières adviennent de 2012 à 2019 : 423 des 1196 morts.

La meurtrière errance des tueurs en série

Tout est affaire de mode aux États-Unis, où un sujet d'excitation chasse l'autre. Tel est le sort des tueurs en série, qui fascinèrent tant l'opinion américaine vers la fin du XX^e siècle, qu'Hollywood s'en empara bien sûr : « Le Silence des agneaux » remonte à 1991.

Mais parfois l'un d'entre eux revient dans l'actualité. Récemment, c'est le cas du rodeur et SDF Afro-américain (ces derniers, plutôt rares comme tueurs en série) Samuel Little, 80 ans en 2020. Cet homme incarcéré à vie depuis 2014 a avoué 93 homicides (50 confirmés), entre 1970 et 2005. Mais il pourrait y en avoir bien plus. Ses victimes sont d'usage des femmes paumées, ou à la rue, lynchées et étranglées. Pour la moitié d'entre elles, nul ne s'est soucié de leur disparition. Ainsi l'Amérique traite-t-elle ses enfants perdus : un caillou jeté à l'eau, refermée ensuite sur une perdition de plus.

d'inscription dans les universités, privées ou d'État, ont augmenté de 254 à 321 %. Étudiant nord-américain du XXI^e siècle (idem au Canada), refusez-vous de devenir l'esclave à vie d'une banque ? Votre papa n'est ni Titan de la Tech ni ponte de Wall Street ? Reste la prostitution – oh ! sous emballage chatoyant bien sûr, hypocrisie oblige.

Le site N°1 du domaine se nomme *Seeking Arrangement* (« je cherche à m'en sortir »). Quoi de plus anodin et sympa ? Le fréquentent une dizaine de millions de « papas (et mamans)-gâteau » et de « bébés-gâtés » des deux sexes :

Environ 8 millions de garçons et filles cherchant un « coup de main » dont 2,5 millions d'étudiants, et plus ou moins 2 millions d'hommes et de femmes d'âge mur financièrement à l'aise.

Innocent parrainage ? Non : prostitution délibérée à de vieux riches. Sympathique dilemme : toujours plus des cadres de l'Amérique de demain débutent ainsi leur vie d'adultes en devant se prostituer, soit à un banquier, soit à un satyre ou une « cougar » fortunés.

Jeunesse : des lubies, moins d'envies sexuelles (ou d'activité)

Une jeunesse américaine que par ailleurs, l'acte sexuel intéresse de moins en moins :

De 2000 à 2002, les hommes de 18-24 ans sexuellement inactifs étaient d'environ 19 %.

Et de 2016 à 2018, ils sont passés à environ 31 % ! Quand aux jeunes femmes américaines de 25 à 34 ans, le taux d'activité sexuelle baisse également pour elles...

8

Demain la jeunesse ?



En achevant cette plutôt inquiétante lecture, on se demande si quelque espoir existe aux États-Unis, pour que la situation des plus jeunes s'améliore, que leur horizon s'éclaircisse ? Hélas ! ce qu'on capte des évolutions en cours interdit l'optimisme béat. Exemple, la sexualité juvénile et les moyens grâce auxquels les étudiants américains paient leurs études.

La prostitution pour ascenseur social

Déjà Tocqueville signalait combien la société américaine, hypocrite-doucereuse en surface, pouvait être féroce en réalité. C'est bien pire depuis. Victimes, ces étudiants s'endettant à vie pour payer leurs études supérieures. Car 42 millions d'Américains adultes remboursent encore ces emprunts universitaires et, pire encore, 25 % des Baby-boomers (nés de 1945 à 1955) mourront sans avoir remboursé tous ces emprunts. Quelques décennies après, c'est pire encore : de 2000 à 2019, les frais

